

# Titres

Robert Marteau

## LE CHAUDRONNIER ENCHANTÉ

Il a des gros doigts boudinés, vifs avec les cisailles qui découpent dans des boîtes de conserves, font fleurir des hirondelles, des roues, des spires, des colliers et des ustensiles qu'on pourrait utiliser pour faire la cuisine. Il peuple d'oiseaux des cages qui ne sont faites que d'un fil. Il compose un lion et une acrobate comme Erik Satie faisait sa musique. Il abolit des lois qu'il pèse à des balances si sensibles qu'il n'est pas besoin d'un souffle pour qu'elles ne cessent pas d'osciller. Le fer-blanc tellement aride au lieu d'aller aux ordures feint, au moment même qu'on le jette, de s'envoler en prenant forme d'oiseau. Il feint aussi d'être le jouet qu'un enfant aurait pu se fabriquer, comme Hermès à peine né avait d'une écaille et d'un roseau fait la lyre. Ce que Calder trouve, c'est l'enfance mythique créatrice de merveilles, apte à s'émerveiller spontanément de la métamorphose. Par ruse et innocence, il réintroduit dans le cycle poétique ce que l'industrie s'était approprié. On comprend pourquoi notre premier poète fut aveugle et pourquoi le devint Œdipe : tout naît de la nuit, et de Calder on voit ce qu'il fait jaillir au jour de ses mains qui tâtonnent dans le noir. De presque rien il fait sortir un petit monde, réplique du grand qui de rien fut créé. Il dit ainsi au Créateur qu'il est avec lui de connivence. Le cirque, c'est l'arche, c'est l'arcane, et c'est le lieu où s'effectuent les exercices de saltation. Le cirque, c'est la copie, avec les moyens du bord, de tout ce qu'il y a de neuf à tout instant sous le ciel. La Création est une surprise perpétuelle par quoi nous sommes appelés à l'émerveillement, seule porte de salut. Calder, qui a la mémoire des signes fondamentaux et générateurs, montre que le monde est un jeu d'enfants.

## POUGNY

Il y a de Pougny, au musée Bourdelle, des choses tout à fait magnifiques qui se nomment : *14 juillet* (1943), *Chaise et assiette de fruits* (1939-1942), *Intérieur* (1946), *Intérieur au piano* (1955), *Calèche et personnages* (1954-1955), *Femme assise* (1943), *Nature morte au bal* (1921), *Composition* (1916), *La femme au cheval bleu* (1938-1939), que j'avais lu : *au cheval bleu*, ce qui aurait pu être, parce que si Pougny se tient au plus près de la nature, c'est pour en nourrir une peinture organiquement peinte et toute vouée à sa nature propre, laquelle est de se manifester en tant que couleurs donnant spontanément forme au dessin qui de partout jaillit et suggère à la main de se tendre pour le cueillir. Pougny n'insiste pas : son pinceau, son crayon effleurent comme l'hirondelle, s'appuient comme le passe-reau sur la brindille. Pougny n'est alerté que par la poésie picturale. Je suis devant *Atelier* (1944-1945, huile sur toile, 17 × 21 cm) : rien n'est représenté ou figuré ; on ne sait pas comment ça s'agence pour parvenir à métamorphoser une chaise en musique et l'intégrer à la chorale dont le désordre feint, allié à une apparente rapidité d'exécution, nous suspend à notre cœur battant dans la joie et la quiétude. Cette *Femme assise* de 1943, huile, 25 × 18 cm, vous ravit par les bâtons, croix, virgules, apostrophes, ocre-rose, bleu-vert, blancs tachés, taches un peu turquoise, sol et paroi raclés avec des grès et de l'horizon. Un monstre, oui, parce qu'il se montre uniquement comme fait pictural, mais en prise directe avec le vif, et saisi de la sorte par le poète muet, sans méditation ni discours, mais qui se parle et fait parlant.

Il y a *Mandoline et cartes à jouer*, huile, 6,5 × 8,2 cm, que Pougny a peint en 1921, miniature, et qui monte comme le plain-chant jusqu'aux voûtes. On voit chanter les couleurs ; les voix accordées viennent à la vue. C'est composé avec la minutie dont firent preuve les enlumineurs, calligraphes, luthiers, marqueteurs florentins, plumetiers d'Amazonie, architectes siennois. Il y a, de 1944, *Chaise et piano*, huile sur toile, 18 × 11 cm, avec un fauteuil entre rouge de Chine et rouge de boucherie qui vient de l'épaule heurter du vert de jeune pousse encore barbouillée d'humus à côté d'autres plages : murs peints ou tendus de bleus broyés et de confitures, le sol s'élevant de tout son poids d'ocres où un vert cru vient en arabesques dessiner une vannerie. Et il y a encore quelque chose que je vois là et qui n'a pas de titre, du vite fait, peut-être une pipe en écume de mer sur un épicarpe de prune, et le ciel et le pollen veulent entrer par la fenêtre pour toucher la pulpe des abricots.

Je lis dans le catalogue que Jean-Albert Pougny est né le 22 février 1892 à Kouokkala, station balnéaire finlandaise dans la province de Saint-Pétersbourg ; qu'il est mort à Paris le 28 décembre 1956 dans son atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs.